

Voici la mi-été !...

Autor(en): **K.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 30

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216555>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

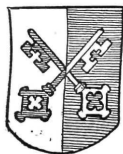
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1921 pour

3 fr. 00

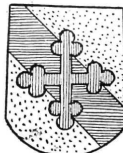
en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

ARMOIRIES COMMUNALES



Suchy. — Le *Conteur Vaudois* a publié déjà le 10 août 1918 un article étendu sur les armes de Suchy. Rappelons que Suchy s'est donné en 1918 des armoiries : un écusson divisé verticalement en deux parties blanc et bleu, sur ce fond deux clefs sautoir; les parties des clefs qui se trouvent sur le champ blanc sont bleues et vice-versa. Le bleu et le blanc rappellent les couleurs des Grandson-Belmont dont Suchy reçut diverses franchises au moyen âge. Les clefs remémorent que la chapelle de Suchy était à St. Pierre.

* * *



Sullens. — Sur une médaille distribuée aux soldats de Sullens à l'occasion de la mobilisation de guerre, on remarque un écusson sur lequel figure une croix tréflée rouge sur un champ d'or traversé obliquement de haut en bas et de gauche à droite par une bande bleue. La croix tréflée rappelle que Sullens dépendait, en partie, très anciennement (avant 1180), de l'abbaye de St-Maurice et le champ d'or avec la bande bleue remémore que Sullens fut féodé à un *Charrière*, coseigneur de Penthaz. L'écu de la famille de *Charrière* est d'or avec une bande bleue sur laquelle sont trois étoiles et un croissant d'argent.

* * *



Syens a offert à ses soldats une médaille de mobilisation sur laquelle figure un écusson divisé en huit parties, par un trait vertical, un trait horizontal et deux traits obliques partant des angles supérieurs et aboutissant aux angles inférieurs de l'écu alternativement vert et rouge, c'est la division que les héraldistes appellent « gironné »; sur le champ ainsi formé se voit un cerf d'or passant. Les couleurs sont celles de Moudon, Syens faisant partie du district de ce nom et le cerf est celui qui figure dans les armes des *Cerjat* qui furent les seigneurs bienveillants de Syens.

* * *

Tour de Peilz. — Les armoiries de cette commune consistent en un écu divisé verticalement en deux parties égales blanc et rouge. Sur la partie blanche une tour crénelée rouge et sur la partie rouge une tour crénelée blanche. Ces couleurs sont celles de Pierre de Savoie, fondateur de la ville. La devise de la Tour de Peilz est : *Dieu est ma tour et ma forteresse* (Ps. XXXI, v. 4).

Souvent l'écusson de la Tour porté en son milieu une seule tour dont la moitié droite, blanc sur rouge,

est moins haute que la moitié gauche rouge sur blanc. Cette représentation se voit sur un sceau du XVIII^{me} siècle et sur le drapeau de la Société des Mousquetaires.



DUVE RECETTE

AI a dein sti mondo dâi moui de dzein que porrai servi âi z'autro, na pas lo jau dere, fant tot à catson. Se l'ant trovâ quie que ie prégnant on brevet d'inveinchon et no fant payé bin tché dâi z'affère que valiant pas pi onna rappa, âo bin on croûto cruse. Mè ne su pas dinse et, du que vo z'ite dâi bravo coo et dâi vailleinte gaupe, vu vo dere *po rein, gratisse pro Deo*, quemet diant eliau que l'ant recordâ, duve recette que l'è trovâ. Je vant vo fère rido serviço pè cliiau teimpo de chèteresse, de fu et de pudze. Lâi a dan duve recette que sant : la première et la seconda. La première l'è on remido po détièndre on inceindie, que l'ausse bourmâ grand teimpo, âo bin que sâi mimameint onna soupliâte âo on pucheint tchaffâiru. La vaiteé.

Po détièndre on inceindie, devant que tot sâi canfarâ et bourlâ, guegnî dein voutré toupené et prein de onna dozanna d'âo tot frais, que saillant de la dzenelhie. Vo lè bâide l'on apri l'autro — tsô ion — tot crû, sein lè couâre. L'è cein que vo baillè onna balla voix et on dzerno dâo tonnerro. Vo porrai allâ santâ lo contrarins pè la cathédrala qu'on vo z'ourrâi tant que pè la caserna. Adan, vo vo dépatsî d'âovri la fenitra et vo bramâ : *Âo fû! âo fû!* d'onna voix a reveilli on cemètiro. Lè pompier pouant pas manquâ de vo z'oûre et de veni détièndre voutron tchaffâiru. Et tot cein vo cote rein qu'onna dozanna d'âo... et te que la première. L'autra l'è iena po fère crèvâ lè pudze. Vaiteé :

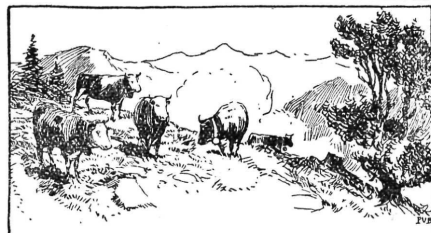
Quand lè que vo z'ai onna nelhia de pudze, doutâ voutré z'hailon dein on pâilo. Lâissî lè et, vo, fote lo camp asse rido que vo porrai ein cliouseint bin la porta. (Tsampâ lo lan, so desâi ma mère-grand.) Lâissî la houit dzo cliouseint. Lè pudze s'einnouyant, que faut lè z'oûre bailli. Apri, âo houiteimo dzo eintrebtsî on bocon la porta. Lè pudze, que sè redzoiant de vère quaucon, ie trassant po sailli fro. Aaan, quand iena vâo passâ vo recliouire la porta... rraa... et cein lâi fâ sailli la cervalla. Fède dinse tant que satsant te tiâû. Pu preinde lè cervelle po lè medzi avoué dâi z'ugnon. On s'ein dépetolhie.

Marc à Louis, du Conteur.

Souvenir de la sécheresse. — Un propriétaire de F. reçut une lettre de son fermier :

« ...Et surtout je tiens à vous faire savoir qu'il me reste encore beaucoup de bétail à vendre et que si vous avez besoin d'un bœuf, d'un veau et même d'un cochon, je vous prie de penser à votre serviteur. »

Pas d'eau. — En revenant de voter, un électeur titube le long du trottoir et finit par s'allonger le long du ruisseau. Il fait de vains efforts pour se relever. L'eau le fait chaque fois glisser et tomber à terre. Alors l'ivrogne, montrant le poing à l'eau : « T'a bi fère, l'ié mè que t'è vu beire ! » Et il se retourne dignement sur le dos.



VOICI LA MI-ÉTÉ !...

Une série annuelle des fêtes de Mi-Été commence. L'Alpe est en joie, malgré la sécheresse. On chante, on danse, tout le monde est content. « Allons, jeunesse, allons !... » A ce propos, voici ce qu'écrivait, l'an dernier, au *Journal de Nyon*, l'un de ses correspondants :

* * *

A peine le printemps a-t-il jeté sur la terre la fraîche parure du renouveau, le Suisse se met en fête. Dimanche après dimanche, de mai à novembre, les réjouissances en plein air se succèdent en un chaquet serré d'un bout à l'autre de l'Helvétie.

Chaque année il se trouve à nouveau des metteurs en scène pour préparer les attributs de la fête, des comités pour l'organiser et y convier les amateurs, un public pour y prendre part, des citoyens prodigues pour en payer les frais et d'autres pour en tirer profit. Ça commence par la modeste abbaye de village, par une petite fête champêtre, par une excursion en société, puis viennent les concours de toute espèce, les tournois de chant, de musique, de gymnastique, les courses de chevaux, les « quinzaines sportives », les « Festspiel », les innombrables tirs régionaux, cantonaux et fédéraux, enfin une kyrielle de réunions provoquées par des motifs aussi variés que nombreux. Chaque année aussi il s'élève des voix pour protester contre la multiplicité des attractions qui séduisent les foules, voix qui clament en vain puisque la foule continue, après comme avant, à courir aux estrades et aux champs de foire, à remplir les cantines et les stands, à déverser libéralement dans les caisses sociales ou particulières, le contenu de rebondissantes bourses.

C'est un courant irrésistible auquel bien peu échappent. Nos compatriotes, travailleurs assidus aux jours ouvrables, aiment à participer aux bruyantes distractions du dimanche. Il leur faut ces occasions d'expansion en commun, les journées dans lesquelles ils peuvent mettre en jeu des facultés inutilisées pendant les longues heures du labeur, jouir pleinement et gaîment de la vie libre et heureuse qu'il est possible de se faire dans un pays indépendant et privilégié.

Puisqu'on ne peut utilement travailler à la réduction du nombre des fêtes, peut-être aurait-on davantage de succès en cherchant à en élever le caractère, en y alliant à la joie qui doit nécessairement en former la base, des éléments de sérieux, d'utilité, de sagesse, capables de contribuer à l'amélioration de plusieurs si ce n'est de la totalité des participants. Il est certaines fêtes qui ne manquent pas de semblables attributs et qui, loin d'entraîner à la dissipation et au dérèglement, n'exercent au contraire qu'une très salutaire influence. Et au premier rang de celles-ci brillent entre autres nos fêtes bien vaudoises, bien attirantes de la « Mi-Été ». Ne pourrait-on pas calquer nombre de nos réjouissances sur ce modèle

et en rehaussant la signification par ce rapprochement ?

Les fêtes de la Mi-Été, si goûtées dans les populations alpestres des cantons de Vaud, de Fribourg, de Berne, peuvent être citées en exemple. Ce sont de très bonnes fêtes, simples, dignes et quand même joyeuses. Elles font des places à peu près égales au culte religieux, à l'admiration de la nature, à la danse et aux bons rires en famille. Elles sont toujours fréquentées par des cohortes de braves gens et ont été louées par nos poètes. Elles célèbrent la bonté et la puissance de Dieu, la beauté de notre pays, l'excellence de notre travail et, par surcroît, expriment la joie de vivre.

Nos fêtes de la Mi-Été ont pour enceinte une clairière en pleine forêt ou un replat du pâturage; pour cadre le profil de l'Alpe ou du Jura. Elles grouperont la foule au pied d'une chaire rustique adossée à un vénérable chêne ou au fier sapin, puis dispersent cette foule sous l'ombre délicieuse des hautes futaies, pour la rassembler plus tard sur l'herbette que foulent bientôt les pieds agiles de danseurs bercés par une champêtre musique. On s'y rend par la fraîcheur matinale, et quand le soir descend, les familles, ragouillards, quittent la hauteur pour ramener au logis des cœurs contents, des poumons vivifiés par un air savoureux et abondant, des visages animés par le rutilant soleil de juillet ou d'août, des âmes édifiées au contact d'un culte familial et d'une généreuse nature.

Les fêtes de Mi-Été d'Anzeindaz, de Taveyannaz, de l'Alliaz, sont classiques. A Monteret, on la célèbre aussi, de même qu'à Kandersteg, dans les Alpes bernoises, et ailleurs encore. Toutes ont à peu près la même origine et épousent un programme analogue. Voici, par exemple, la description historique d'une des plus intéressantes d'entre elles, celle de Kandersteg :

Une fois par année, au temps de la fenaison de la haute montagne, le fidèle (« Geistliche ») monte depuis Kandergrund, après avoir préalablement annoncé son arrivée, jusqu'à Kandersteg, afin de participer à un culte public en plein air. Ce culte est nommé le « Gastenpredigt » — culte des invités. Vieux et jeunes accourent de tous les chalets environnants, et on ne trouverait pas d'auditeurs plus attentifs dans n'importe quelle église. La Bible dans laquelle le prédicateur lit son texte, et qui est conservée comme une sainte relique dans la cabane du plus vieux citoyen de la localité, date du XVII^{me} siècle. Après chacun de ces cultes, la date de ceux-ci est inscrite sur le saint livre, ainsi que les noms de ceux qui y ont pris part.

Cette pieuse introduction est commune à toutes les fêtes de Mi-Été. Elle est suivie d'un joyeux piquenique et clôturée par un bal champêtre. C'est vraiment une bonne fête, aussi entend-on chaque année répéter avec un nouvel entrain le refrain du poète vaudois Juste Olivier :

*Voici la mi-été! Bergers de nos montagnes,
Compagnons et compagnes,
Que ce jour soit fêté,
Voici la mi-été!*

De l'Alpe majestueuse, la fête de la Mi-Été a passé sur le poétique Jura. Elle s'est célébrée l'année passée au Suchet, près du chalet de La Mathoulaz. Cette année elle a eu lieu sous les ombrages du Petit-Chalet, près du sommet du Suchet. Le culte a commencé par le baptême du dernier enfant du berger. Puis les assistants se sont dispersés par groupes, pour piqueniquer à leur aise. Et le soir, dans les sentiers conduisant à la plaine, retentissent les « youlées » et les chansons des jeunes et des vieux. La fête de Monteret sur Nyon gagne aussi, chaque année, un nouvel essor. On ne blâmera pas l'introduction de ces sympathiques réjouissances dans la contrée qui est la nôtre. Au contraire, il faut se féliciter de ce retour des foules aux délassements rustiques, à la vie saine et fortifiante des habitants de la montagne, et réjouissons-nous s'ils apprennent à chanter comme les pères de Juste Olivier :

*Nous autres montagnards, avons aussi nos fêtes.
Plus que bien d'autres, mondaines, enfiévrées et excitantes, la fête de la Mi-Été est une bonne fête!*
K.

C'EST COMME ÇA !..

UN jour, deux fiancés se rendirent chez le pasteur de la paroisse au sujet de leurs bans de mariage. Mais comme le jeune homme se trouvait sous l'influence du vin et ne faisait au pasteur que des réponses incohérentes, celui-ci l'admonesta et le pria de se retirer :

— Vous reviendrez, lui dit-il, quand vous serez dans un état plus convenable.

Quelques semaines après, nos amoureux se présentent de nouveau à la cure. Le fiancé était exactement dans le même état que la première fois. Le pasteur en fut indigné. Prenant à part la jeune fille, il lui dit :

— Mais, Mademoiselle, pourquoi, je vous prie, m'amenez-vous votre fiancé lorsqu'il est pris de vin ? C'est bien peu respecter votre pasteur et c'est peu digne de vous.

— J'en suis excessivement fâchée, Monsieur le pasteur, et je vous en fais toutes mes excuses, répondit la pauvre fille, mais c'est que lorsqu'il n'a pas bu..., il ne veut pas venir.

CHOIX D'APHORISMES SOCIAUX

— L'amour se distingue des simples fantaisies en ce qu'il se développe par la présence assidue de l'objet aimé.

— La bonté, c'est la force de l'homme, et la faiblesse celle de la femme.

— Les femmes sont femmes : c'est-à-dire, non pas miséricordieuses aux maux qu'elles nous font souffrir elles-mêmes — pour ces maux là elles sont impitoyables — mais aux maux que nous font souffrir les autres femmes.

— C'est incroyable comme la femme préfère toujours l'homme qu'elle connaît de la veille à l'homme qu'elle connaît depuis longtemps ! Cela veut-il dire que la femme est changeante ou que l'homme ne gagne pas à être connu... ?

— Il est triste d'avouer que le moral est soumis si tyranniquement au physique !..

— Un homme peut toujours faire de la vertu près des femmes, c'est de bon goût; mais près des hommes, c'est de l'hypocrisie.

— Les hommes sont étrangement construits : ils citent toujours l'exemple aux autres, et l'exemple ne les atteint pas.

— Il n'est pire roman que l'imagination d'une femme.

— On dit avec raison que c'est la curiosité qui cause la perte de la plupart des femmes, car c'est en s'informant que l'on sait, et c'est le mieux qui perd.

— Il y a tel homme qui flétrit et souille tout ce qu'il touche, même du regard.

— L'amour est puissant comme la mort...

— La foule ne voit que ce qui frappe les yeux.

— Ce n'est pas par le talent qu'on réussit, mais par la mise en œuvre; ce n'est pas par le cœur, mais par l'habit. Le plus gros diamant brut est un caillou que le paysan écrasera sous son sabot; mais faites-le tailler et vous pourrez acheter la clef du cabinet des rois, et celle de la chambre à coucher des reines.

— Il ne suffit pas de dominer les hommes par ce qui est en nous, il faut les dominer aussi par ce qui est en eux.

— Ce qui empêche les nobles natures de s'enrichir, c'est le temps que cela dépense; elles n'ont pas le temps d'être économes et de ramasser des écus en cherchant des idées. Les écus sont à terre et les idées sont au ciel : il faut se baisser pour s'enrichir, et c'est une chose qui ne va pas à tout le monde.

— Il est des cas où la raison parle, et lors même qu'on l'entend, on préfère suivre son cœur... pourquoi faudrait-il donc passer sa vie à souffrir sans avoir un rayon de soleil pour vous redonner, ne fût-ce qu'un moment, force et courage !

Amitié. — Madame engage une nouvelle domestique : — Mais enfin vous ne me dites pas pourquoi vous avez quitté vos maîtres, et je ne puis pas vous prendre sans renseignements.

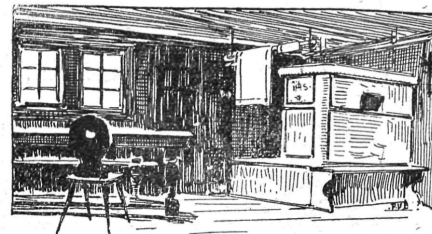
— Eh bien, madame, j'aime mieux tout vous dire.

— Parlez.

— C'est à cause du chien !

— Pourquoi ?

— Il n'était pas avec moi comme il aurait dû être.



L'AUBERGE D'AUTREFOIS ET LE PALACE D'AUJOURD'HUI

DANS les villages où le progrès ne pénètre que lentement, on trouve encore de ces vieilles auberges n'ayant rien de commun avec les spacieux cafés de nos villes, et l'on éprouve un plaisir tout particulier à y pénétrer, à s'y attabler et à observer : nous sommes dans une salle basse et enfumée; aux murs sont suspendues des réclames diverses : celle-ci représente un beau cavalier qui se baisse sur son cheval pour prendre en soulevant le verre que lui tend une jeune-fille : c'est le coup de l'étrier; cette autre est la reproduction d'une scène de vendanges, celle-là figure une bouteille de liqueur; dans un cadre déverni apparaît une image piquetée de points bruns : le général Dufour; à côté est un arrêté militaire, feuille déchiquetée et sale.

Si nous regardons maintenant le mobilier, nous constaterons qu'il est simple : quelques tables rugueuses autour desquelles se pressent des tabourets; un comptoir en bois grossier, derrière lequel surgissent le gros ventre et la bonne tête de l'aubergiste. Ah ! oui, parlons des gens : voyez-le, d'abord lui, le patron, servant sans manières ses clients sans façons; il leur offre ce qu'il possède : du vin, du fromage, du pain, du saucisson, et, si on le désire, une soupe chaude et nourrissante. N'est-ce pas que tout cela chatouille agréablement le nez ? Aussi est-on joyeux ici : on cause, on rit, l'on chante et l'on danse; personne n'est étranger, chacun est de la famille, l'on reçoit et l'on rend des tapes amicales sur les épaules de ses compagnons, on est chez soi.

« GRAND HOTEL »

Le nez levé, je contemple rêveusement ces lettres immenses, puis, nez baissé, je m'introduis dans ce sanctuaire; la porte large, à deux énormes battants, s'ouvre d'elle-même, un Monsieur doré me fixe impassible, les talons joints, les souliers cirés; je m'élève sur des escaliers grandioses, recouverts d'un tapis moelleux; il me semble que je marche pieds nus dans du duvet; les colonnes de marbre, élançées, se dressant partout me donnent le vertige, l'immeasité vide que je sens autour de moi, m'empêche de bien respirer, je me trompe à chaque instant de salon, mais pour finir, je parviens où je désirais aller : dans la salle à manger. Me voilà donc siègeant sur une chaise ad hoc, devant moi une table ad hoc; j'examine un menu ad hoc; je commande plusieurs bizarreries, je déploie ma serviette qui s'élançait en pointe sur mon assiette; je la place sur mes genoux; certaines personnes épiaient le moment où je la mettrais à mon cou, paraissent déçues et arrêtent le rire qu'elles réprimaient.

A l'exemple des convives qui règnent aux alentours, je mange du bout des dents, la bouche en cœur, en soutenant mon service du bout des doigts; je bois par petites gorgées, comme un oiseau; je me sers discrètement des mets qu'un garçon, genre cocher anglais, me passe sous le menton. On babille à voix basse, dans le silence; on chuchote; chacun se surveille et lorgne son voisin; les domestiques en grandes livrées, rasent le sol comme des déesses; il n'y manque que les zéphirs chers aux poètes ! On n'ose ni se moucher ni éternuer; de temps en temps un frisson me court dans le dos : ce sont des yeux qui m'agacent l'épiderme; je cherche un moyen de sortir, mais je ne puis bouger de crainte d'être contemplé et intimidé par de longs regards qui vous suivent; impossible de m'enfuir; j'ai chaud, je ne suis pas chez moi et je voudrais y être !

André Marcel.